

Les longs espoirs et les vastes pensées,
Ce sont, hélas ! les vagues élancées
D'un océan profond et ravagé,

Qui, soulevant jusqu'aux cieux notre rêve,
Le laissera rebondir sur la grève.....
La mer balaye un bonheur submergé !

SAINT-BEUVE.

VARIETES.

Causeries économiques.

LA MÉDAILLE ET LE REVERS.

Nicolas vint un jour trouver l'instituteur pour le consulter sur son projet d'aller au chef-lieu. Dans cette grande ville, pensait-il, les salaires sont élevés et l'on y est heureux.

L'instituteur lui fit comprendre que toute médaille a son revers, c'est-à-dire qu'en toute chose il y a un bon et un mauvais côté, qu'il faut comparer avec soin le bon et le mauvais côté, les mettre pour ainsi dire sur les deux plateaux de la balance, et voir ce qui l'emporte.

A quoi Nicolas répondit que, dans les grandes villes, certainement le bon l'emporte sur le mauvais.

« Eh bien, dit l'instituteur, voilà Robert qui passe, il y a été assez longtemps, il connaît le revers aussi bien que la médaille. »

Nicolas, lui parla des gros salaires et du travail facile et d'autres choses semblables.

Robert répondit :

« Sans doute, les salaires sont plus élevés en ville qu'à la campagne, mais on n'a pas toujours du travail, et puis la vie est chère dans les villes. Si l'on gagne davantage (médaille), en revanche on dépense davantage (revers), et, en fin de compte, on n'est pas plus avancé. »

NICOLAS.—Mais je serai économe, je mettrai à la caisse d'épargne.

ROBERT.—Mais tu mangeras souvent les économies en temps de chômage.

NICOLAS.—Souvent, oui, mais pas toujours. Aussi la vie est plus agréable dans la ville : il y a de belles maisons....

ROBERT.—Où tu payeras chèrement un trou dans les combles,—sans air et sans lumière.

NICOLAS.—Et de belles promenades.

ROBERT.—Où tu n'auras pas le temps d'aller.

NICOLAS.—Le théâtre.

ROBERT.—Et les économies que tu veux faire ? Comment, tu penses aux plaisirs, et c'est pour t'amuser que tu veux aller t'établir au chef-lieu ! Mais alors tu es perdu. Ceux qui veulent trop souvent s'amuser perdent bientôt le goût du travail et tournent mal.

NICOLAS.—Mais je ne m'amuserai qu'après avoir travaillé et pour me reposer.

ROBERT.—Quand on a travaillé sérieusement on est souvent trop fatigué pour s'amuser, et puis l'amusement coûte presque toujours cher.

NICOLAS.—Je puis m'amuser sans rien dépenser. Par exemple en lisant, en causant avec un ami, en me promenant.

ROBERT.—On peut lire, causer et se promener à la campagne, on n'a pas besoin d'aller en ville pour cela ; d'ailleurs on est plus souvent malade dans les grandes villes qu'à la campagne.

L'INSTITUTEUR.—Il faut toujours, mon cher Nicolas, comparer le bon et le mauvais côté, la médaille et le revers. Par exemple, une marchandise qui coûte peu

est souvent aussi peu durable, on en a pour son argent ; telle profession peut-être fatigante, mais conserver la santé ; telle autre douce, mais malsaine. Dans un métier on gagnera de gros salaires, mais on aura trois ou quatre mois de chômage, de sorte qu'il vaudrait mieux souvent gagner moins et avoir une occupation constante.

NICOLAS.—Alors je voudrais être riche : c'est une médaille sans revers, cela.

L'INSTITUTEUR.—Erreur, mon ami. Le riche n'est pas toujours exempt de soucis, il court souvent le risque de perdre sa fortune, ce qui est un grand souci qui lui ôte l'appétit et le sommeil. Savoir conserver est quelquefois aussi difficile que de savoir acquérir. Puis il devient sensible à des piqures d'épingle de vanité, d'ambition, d'orgueil que nous ne sentons pas, et ces sortes de piqures font bien mal, bien plus mal que telle privation et surtout que l'absence du luxe. Le riche ne connaît pas les petites privations si fréquentes chez le pauvre, mais le superflu aussi cause des maux : on n'a pas toujours l'appétit pour les mets chers (et pas toujours aussi sains que chers) qu'on peut mettre sur sa table, et l'on mange quand même, on est malade... On meurt aussi souvent pour avoir trop mangé que pour ne pas avoir assez mangé. Malgré cela, je ne vous dirai pas qu'il vaut mieux être pauvre que riche, mais je vous dirai : au commencement de toute richesse il y a eu le travail. Si donc vous voulez devenir riche, travaillez. Mais sachez, tout en travaillant dans ce but, que l'argent ne constitue pas à lui tout seul le bonheur, et qu'il ne peut qu'y aider si l'on est assez sage pour en faire un emploi tout à la fois honnête et utile.

NICOLAS.—Je réfléchirai à tout cela, et je comparerai la médaille au revers.

MAURICE BLOCK.

La rentrée des classes.

Le jour est arrivé où, presque partout, les jeunes élèves ont regagné leurs pupitres respectifs.

Vous souvenez-vous de cette date lugubre, ô mes frères ?... *nigro notanda lapillo !*

La cour du lycée, le soir, à huit heures : au fond, le parloir, avec le proviseur ; au centre, le censeur ; à la porte, divers surveillants. On arrive péniblement, à la remorque de papa et de maman ; on trouve tout étrange en ce vieux *bahut* qu'on a oublié pendant deux mois. Le portier vous sourit agréablement, comme pour vous dire : « Ami, vous voilà des nôtres encore cette année : je vous vendrai des sucres d'orge ! »

Puis, le départ du parloir, par bandes de trente à quarante ; l'arrivée dans l'étude ; le pion de l'an passé retrouvé sur la même chaire, dans un coin sombre ; les nouveaux, parias d'un jour, qui causent entre eux, ne connaissant personne ; puis les pleurnichades des pauvres d'esprit ; puis... la prière, le dortoir froid, long comme l'année..... Et le lendemain la messe du Saint-Esprit, avec les professeurs en longue robe, les chantes..... Alors la première classe de deux heures.... et tout recommence jusqu'en août suivant.

Souvenir du collège, ah ! vous êtes loin !

Bien des larmes silencieuses ont coulé, le matin du jour de la séparation, sur les pauvres petits paquets que la sollicitude maternelle emplit de gâteries bien des cœurs gros se sont serrés sous la tunique que des mains soigneuses ont remise à neuf. Le roulement de la voiture a tout emporté.

On s'attendrit volontiers sur ces jeunes captifs, et on manque rarement de les comparer à des oiseaux en cage, ce qui étonnerait prodigieusement ces derniers s'ils y prenaient garde. Comme si c'était pour les enfants seuls que les vacances finissent ! Et les maîtres, leurs martyrs ordinaires, est-ce que nous ne les plaindrons pas aussi un peu ? Les maîtres, après leur rude labeur de dix mois, étaient allés au loin respirer un peu d'air, boire un peu de soleil, ceux-ci au pays natal, ceux-là sur les bords de la mer. Le temps a passé pour eux bien vite, et les voici remis à leur pénible tâche, résignés de nouveau à leur œuvre de patience et de dévouement.